

A. M. JOSEPH MARMETTE

(SONNET)

J'aime vos doux récits et vos roses légendes,  
Lorsque vous nous parlez de ces héros fameux  
Qui, fuyant pour toujours leurs poétiques landes,  
Peuplèrent notre sol, et furent les aïeux ;

Quand sur tous nos grands noms vous jetez vos guirlandes,  
Quand vous nous racontez nos combats glorieux,  
Quand vous peignez Bigot et ses cyniques bandes,  
Quand vous versez des pleurs sur la tombe des preux.

En tournant vos feuillets dorés du romantisme,  
On y sent respirer le pur patriotisme,  
On y voit s'étaler les plus riches couleurs ;

Mais la pitié me prend quand je vois ces couleurs  
Qui venaient parfois leur bave sur les œuvres  
Si suaves de l'un de nos charmants auteurs.

W. CHAPMAN.

Octobre 1877.

## L'EMISSAIRE

PAR

JULES SIMON.

(Suite et fin.)

Elle me remercia beaucoup, mais elle refusa avec obstination. Je pensais que c'était de l'orgueil, et je fis de mou mieux pour l'en guérir.

— Tu seras plutôt pour Mme Nédelec une amie qu'une domestique, lui dis-je, et, pour moi, je ne t'en estimerais pas moins.

Je n'osais pas lui dire qu'il valait mieux être servante que mendicante, et, à dire vrai, je ne lui voyais pas d'autre métier. Elle m'assura qu'elle aurait été bien heureuse de servir Mme Nédelec, mais qu'elle voulait à tout prix retourner à Plémeur. — J'ai mes raisons, dit-elle. Il fallut la laisser partir, car ni moi, ni la supérieure n'en pûmes tirer rien de mieux. Je lui demandai de laisser sa jeune sœur à l'hôpital ; j'avais fait une petite collecte parmi mes malades, et je pouvais, grâce aux âmes charitables, payer pour elle une très-moderne pension ; la supérieure lui trouvait des dispositions pour la couture et espérait en faire en peu de temps une habile ouvrière. Jeannette nous remercia avec un élan de reconnaissance dont nous fûmes vivement touchés, et après s'être mise à genoux devant le crucifix, elle partit pieds nus pour Plémeur, et retourna à sa vie vagabonde.

Pendant trois ou quatre jours je n'entendis plus parler d'elle. Puis je la vis revenir porter du lait le matin et vendre des bouquets le dimanche. Au bout d'une semaine, le désir me prit d'aller la voir dans ce qu'elle appelait sa maison. La porte ne fermait qu'au loquet ; il n'y avait rien à prendre ; mais Jeannette n'y était pas. Je poussai jusqu'au presbytère. — Je lui ai donné une commission, me dit Le Goff. Je dinai avec lui, et partis pour Lorient vers huit heures. Je ne sais pourquoi, en arrivant aux remparts, la pensée me vint de retourner sur mes pas, quoiqu'il fût nuit close.

A dix heures du soir, j'étais de nouveau devant sa porte : c'était, comme vous le voyez, une grande folie, car je ne pouvais pas entrer chez elle à pareille heure, mais j'étais poussé par un sentiment que je ne voulais pas m'avouer. Je tournai autour de la maison pendant quelque temps. Tout à coup, la lune, en sortant d'un nuage, éclaira le pauvre toit à demi renversé, je tressaillai en remarquant que la porte était ouverte. J'entrai : point de Jeannette ! Pour le coup, la peur me prit. Pouvait-on ainsi abandonner cette pauvre fille, dans un véritable trou, sur le bord d'un chemin ? Evidemment, il lui était arrivé malheur.

Je passai deux heures à courir de tous côtés. Dans Plémeur, tout le monde dormait ; sur le chemin, il n'y avait pas une âme vivante. Je fus jusqu'au bord de la mer, espérant qu'elle serait allée chasser les crabes au clair de la lune ; mais non, la plage était solitaire. J'entendis le canon du stationnaire qui m'apprit que le jour allait venir, et que les portes de la ville étaient ouvertes. Je rentra chez moi, accablé de fatigue, l'esprit bourrelé d'inquiétudes. Je fus bien soulagé une heure après en voyant Jeannette traverser la rue avec son lait et ses œufs. Je vis pourtant qu'elle était fatiguée et se traînait avec peine. Mon premier mouvement fut d'aller à elle et de l'interroger sur sa nuit ; je ne sais quoi me retint. Elle entra chez Mme Nédelec, qui lui donnait toujours de l'ouvrage, et qui avait conçu pour elle une tendresse véritable. J'entendis qu'elle fut sortie, et, entrant à mon tour chez ma vieille amie, je lui fis part des graves événements de la nuit passée. A mon grand soulagement elle n'en fit que rire.

— Je répondrais de Jeannette comme de moi-même, me dit-elle. Elle aura passé la nuit dans une ferme, et nous avons eu tort, vous et moi, de ne pas songer à lui trouver un coin dans un grenier. Il faut que je m'en occupe aujourd'hui même.

Elle essaya, en effet, mais c'était assez difficile. — Je n'ai que la place de la servante, disait-elle partout. A bout d'efforts, elle finit par proposer à Jeannette de lui accommoder une petite soupenne, qui servait de décharge dans sa maison. — Vous ne me gênez pas, dit-elle ; et vous serez aussi libre qu'à Plémeur.

Jeannette se montra pleine de reconnaissance comme toujours, et comme toujours elle refusa. Ces refus obstinés faisaient malgré moi renaitre mes soupçons.

Peu à peu, cependant, je m'habituai à ne voir

dans son amour de la solitude qu'une bizarrerie de caractère, un peu de sauvagerie naturelle qui s'accordait bien avec toutes ses allures. Je songai à améliorer sa position en m'adressant à la duchesse de Berry. J'achetai une feuille de papier ministre, je taillai ma plume deux ou trois fois, et j'écrivis d'un trait ma supplique. Je fis valoir comme je pus les motifs de la condamnation de son père, son admirable conduite depuis qu'elle était seule et chargée de sa jeune sœur, l'héroïsme dont elle avait fait preuve en la sauvant d'une mort certaine. Pour vous dire la vérité, petites filles, votre père fut assez content de son éloquence. Je fis parvenir ma lettre avec une touchante apostille de la supérieure, et je vécus, à partir de ce moment, dans l'impatience de connaître le résultat de mon audace.

Pendant trois mois, je ne me lassai pas de questionner Jeannette. Elle n'entendait parler de rien, et s'y résignait. Je finis aussi par me persuader que ma lettre n'était pas parvenue ou qu'elle s'était égarée au milieu d'une foule de lettres pareilles. Cependant, un beau dimanche après la grand'messe, M. Rivalin appela Jeannette dans la sacristie, et lui donna cinq cents francs de la part de la duchesse.

Cinq cents francs, dans la position de Jeannette, c'était une richesse inespérée, une fortune.

— Tu peux te marier à présent, ma fille, lui dis-je en riant, et je crois que je m'aperçus alors pour la première fois qu'elle était jolie. Elle haussa les épaules.

— Tout cet argent est donc à moi, puisque la bonne duchesse l'a voulu ? Il est à moi pour en faire ce que je voudrai ?

— A toi, sans doute, lui dis-je, et je m'attendais qu'elle allait me consulter sur l'emploi de ses cinq cents francs ; mais elle n'en fit rien ; elle rougit beaucoup, baissa la tête et se retira.

Cette conduite m'étonna un peu, et je fus encore plus surpris d'apprendre par Mme Nédelec et par la supérieure, qu'elle leur avait fait le même mystère.

— Elle veut garder son argent, me dis-je, c'est peut-être pour sa sœur.

Je commençais à être amoureux sans m'en douter, et je pensais à Jeannette plus souvent que je ne l'aurais voulu. Vous savez comme moi quel bon sens elle avait, et quelle admirable délicatesse de sentiments, malgré son humble condition. Elle était reçue presque comme une amie chez Mme Nédelec, et je la voyais souvent dans le petit salon du rez-de-chaussée. Nous nous étions habitués l'un à l'autre, et je crois bien que je lui manquais lorsque mes malades m'empêchaient de passer le matin par la rue de la Corderie. Pour moi, je ne connaissais presque plus d'autre bonheur que cette courte visite.

La poudrière de Lorient est située assez loin de la ville, au-delà du faubourg de Kerentrech, sur les bords du Scoriff. Elle est gardée jour et nuit par un détachement d'artilleurs de la marine, commandé par un capitaine.

Un jour, un de mes amis, capitaine au corps, qui revenait de la poudrière, me dit en souriant :

— Savez-vous, Fautre ! que nous avons failli arrêter cette nuit votre petite Jeannette ?

J'essayai de faire bonne contenance.

— Mon Dieu, oui, continua-t-il, vers une heure du matin, on m'a fait le rapport que le premier factionnaire appelait le poste. Je me suis rendu à la palissade avec le falot, et j'ai vu une jeune fille qui, malgré la consigne, s'obstinait à s'approcher de la jetée, comme pour gagner un canot. Je donnai ordre à deux hommes de courir après elle, et je m'avançai moi-même sur la berge pour la saisir au moment où elle s'embarquait ; mais elle fut plus alerte que nous, et je n'étais plus qu'à quinze pas du canot quand elle y sauta légèrement, et se mit hors de portée en un clin d'œil, en appuyant sur la gaffe. Je l'aurais fait poursuivre par le canot de la marine, si je ne l'avais pas reconnue ; mais je l'ai vue comme je vous vois, et vous pouvez lui dire, quand vous la verrez, que vous lui avez épargné une nuit de violon.

Mon ami m'avait à peine quitté que je me trouvais sur la route de Plémeur. Le Goff fit tout ce qu'il put pour me rassurer avec une insistance que je ne comprenais pas.

— Non, lui dis-je, il faut que cela finisse. Mme Nédelec ne peut s'intéresser à une fille qui court seule la nuit par les chemins, et je ne comprends ni votre sécurité ni votre indulgence.

Je me rendis chez Jeannette en sortant de chez lui, et par hasard je la trouvai. Elle raccommodait en ce moment une sorte de biscac, pareil à ceux que portent les mendiants ; cette vue, en tout autre moment, m'aurait profondément ému ; mais ce jour-là, c'est à peine si j'y pensai. J'étais très-monté ; je parlai durement à Jeannette ; elle pleura beaucoup, et finit par consentir à entrer chez Mme Nédelec.

Elle y entra, en effet, la semaine suivante, non comme servante, mais comme ouvrière. A vrai dire, elle faisait presque tout l'ouvrage de la maison, car Mme Nédelec ne garda qu'une femme de ménage. Elle parut contente dans sa nouvelle position ; Mme Nédelec m'assura qu'elle était de tout point exempte, et je commençai à respirer et à traiter mes alarmes de billevesées.

Pourtant, au bout de quelques semaines, mes amis recommencèrent leurs railleries. — Mlle Jeannette ne vous dit pas tous ses secrets, me disait-on. Elle a des rendez-vous le soir sur les remparts. Je laissai dire, puis je me fâchai ; puis l'idée qu'elle avait une inclination me traversa la tête, et j'en parlai secrètement à sa maîtresse. Je ne m'attendais guère à la réponse que j'allais entendre.

— Je le crois comme vous, me dit ma vieille

amie en hochant la tête, et s'il faut tout dire, je commence à craindre que notre amitié n'ait été surprise.

Je me récriai vivement.

— Ecoutez, me dit-elle, je ne me plains pas de la conduite de Jeannette envers moi ; elle est toujours aussi douce, aussi attentive ; mais je la voyais depuis quelque temps toute préoccupée. Je l'interrogeai amicalement sur ce qui se passait en elle. Elle fut interdite, et m'assura que je me trompais. Elle me demandait plus souvent que de coutume la permission d'aller voir sa sœur : à la fin, j'y pris garde, et il y a trois jours, quand elle fut sortie je n'y pus tenir, et je me rendis moi-même à l'hôpital. Elle n'y était pas venue, ni la veille. Ainsi, elle me trompe ; elle a fait en ville quelque connaissance qu'elle n'ose avouer. Je pense, si c'est quelque amourette, que je me reprocherais de n'être pas intervenue. Elle ne m'a pas répondu quand je lui ai parlé avec douceur ; il m'en coûtera d'agir avec sévérité, cependant j'y suis résolu.

Je fus si bouleversé de ce récit que je ne trouvais rien à répondre. Rentré chez moi, je passai une journée à me démontrer que la conduite de Jeannette m'était indifférente ; après quoi, je me mis en embuscade au coin d'une rue, et j'attendis, en me promenant sans affectation, que cette honnête fille sortit de sa maison, et me fournit l'occasion d'épier ses démarches. Je ne vous dirai pas si le temps me parut long pendant que j'entreprenais ce bel exploit. Enfin je la vis sortir avec son panier aux provisions, et se diriger vers le marché. Je ne la perdus pas de vue, et j'éprouvai un grand saisissement quand je la vis, au bout de dix minutes, traverser la place et se diriger vers une petite ruelle qui aboutit à la rue de la Comédie. Je la suivis au loin avec précaution, car elle regardait de temps en temps de tous les côtés, de peur d'être reconnue. Elle s'arrêta à la porte d'une méchante échoppe. Je respirai ; elle n'allait, après tout, que chez un écrivain public. Votre mère savait lire, mes enfants, mais elle ne savait pas écrire ; le brave Tardivel n'avait pas poussé jusque-là son éducation. — A qui peut-elle écrire ? me disais-je. Je pensai à son père. Cette pensée me rendit si heureux qu'en finissant comme effrayé. Cependant je restai cloué à ma place. La lettre finie, relue, cachetée, payée, Jeannette s'assit, écoutant d'un air distrait les propos du vieil écrivain. Elle avait l'oreille au guet. Qu'attendait-elle ? Les soupçons me reprirent. Enfin j'entendis un pas joyeux à l'autre bout de la ruelle, et je vis un jeune marin du commerce qui me sembla endimanché, comme pour aller à un rendez-vous. Si c'était lui ? C'était lui en effet. Je vis Jeannette tressaillir sur sa chaise, faire quelques pas à sa rencontre, et lui prendre vivement les mains. Ils causèrent quelque temps avec animation, et je la vis lui remettre un paquet assez volumineux.

J'en savais assez, je retournai sur mes pas, et... mais vous ne comprendrez pas cela, mes fillettes ; et pourquoi vous le raconterais-je ? Ce fut le jour le plus affreux de ma vie. J'éprouvais une telle colère que je résolus d'aller faire à Jeannette des reproches sanglants. Puis je me dis qu'il vaudrait mieux l'abandonner, ne plus la revoir. La délibération se termina par un accès de fièvre qui donna des inquiétudes à mes confrères.

Je fus deux jours en délire. Le troisième, je me levai tant bien que mal, contre tout bon sens, et je m'en fus tout d'une haleine chez Mme Nédelec. Ce fut Jeannette qui m'ouvrit la porte. Je ne lui laissai pas le temps de prononcer une parole. — Voulez-vous m'épouser, Jeannette ? lui dis-je. C'était la seule pensée qui m'était revenue avec la convalescence, et j'avais trouvé ce moyen triomphant d'éclaircir tous mes soupçons. — Car, si elle a un amoureux, me disais-je, eh ! bien, elle me le dira. Mais elle ne me dit rien du tout. Elle resta devant moi les bras ballants, persuadée que j'avais perdu la raison. De fait, il ne s'en fallait guère, car la passion avait fait en moi de tels progrès en quelques heures que je n'étais plus le même homme, je me sentais bouillir et trembler, j'avais la tête en feu. Je lui pris la main, elle eut peur. Je m'en aperçus, et, la poussant brusquement, je montai l'escalier quatre à quatre, et j'ouvris sans frapper la porte de Mme Nédelec.

— Je viens de proposer à Jeannette de l'épouser, m'écriai-je en entrant. J'étais comme un ouragan ce jour-là, Mme Nédelec crut que le feu était à la maison.

Elle crut que je délirais ; je ne sais pas ce qu'elle crut. Mais elle se mit à appeler Jeannette à grand cris, au risque d'ameuter les voisins. Jeannette ne revenait pas, et moi, que la fièvre venait de reprendre, je sentis tout tourner autour de moi, mes dents claquèrent, et je n'eus que le temps de me jeter sur la chaise longue de Mme Nédelec.

— Oh ! ces moments-là, dit M. Fautrel. Mais, comme il allait continuer, sa voix changea, il balbutia encore quelques mots, et une sorte de sanglot lui coupa la parole ; il se mit à rire tout aussitôt en passant la main sur ses yeux. — Me voilà aussi stupide qu'il y a vingt ans, dit-il. Ma pauvre Jeannette ! Il fallut bien du temps, quand je fus revenu à moi, pour lui faire comprendre que je voulais réellement l'épouser. Mme Nédelec n'y alla pas par quatre chemins : — Et vos rendez-vous ? dit-elle à la pauvre enfant, sans pitié pour ses angoisses visibles.

A ces mots, je sentis mon cœur se serrer. Jeannette devint pâle comme une morte : — Je ne suis pas une mauvaise fille, dit-elle d'une voix brisée. Mais les soupçons de Mme Nédelec ne faisaient que s'accroître : — Et votre argent, vos cinq cents francs, qu'en avez-vous fait ? Où

sont-ils ? Jeannette reprit quelque courage : — Je les ai envoyés à mon père, dit-elle. Je frappai dans mes mains. C'était évidemment la vérité : comment une idée si simple ne m'était-elle pas venue ?

Mme Nédelec ne broncha pas. — Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ? Par qui les avez-vous envoyés ? Ce n'est ni par la poste ni par la diligence, car j'ai été aux informations. Est-ce pour envoyer de l'argent à votre père que vous donniez des rendez-vous à un prétendu matelot que personne ne connaît à Lorient, excepté vous ? Oui, ajouta Mme Nédelec en me parlant, je voulais vous épargner ce chagrin, mais les choses en sont au point où il faut tout dire. Le rendez-vous que vous avez surpris n'était ni le premier ni le second.

— Répondez, Jeannette, dis-je en faisant un effort ; et si vous aimez quelqu'un, je tâcherai de vous oublier. Vous êtes votre maîtresse.

Elle jeta sur moi un regard qui me désarma, prit de force la main de sa maîtresse, la couvrit de baisers et de larmes, et sortit précipitamment de la chambre. Nous restâmes comme pétrifiés sans songer à la retenir. Un quart d'heure après nous entendîmes la porte de la rue se fermer et Jeannette passa rapidement devant la fenêtre sans nous regarder. Je vis qu'elle emportait son petit paquet et qu'elle quittait la maison. En effet, elle retourna à Plémeur. Il me sembla que j'allais mourir.

Vous ne pouvez pas imaginer ce que je souffris pendant les deux ou trois jours qui suivirent. Un matin, je vis entrer Le Goff :

— Ne m'en parlez pas, lui dis-je avant qu'il eût ouvert la bouche.

— Au contraire, me répondit-il, je viens vous dire que vous pouvez l'épouser en conscience, car elle vous aime de toute sa force, et vous ne trouverez jamais une femme qui approche d'elle.

Il me fit ensuite promettre le secret et j'appris, à mon inexprimable étonnement, qu'elle avait continué la périlleuse tâche de son père.

— C'est elle qui a porté toutes nos dépêches depuis la côte jusqu'au delà d'Hennebont, pendant plus d'un an. Son père avait exigé d'elle ce sacrifice, afin de ne pas multiplier nos confidences. Elle a couru cent fois le risque d'être arrêtée, emprisonnée, comme le pauvre Tardivel. Elle était à peine payée de ses fatigues, et tout ce qu'elle gagnait, tout, jusqu'au dernier sou, allait à la prison centrale, comme les cinq cents francs de la duchesse. Enfin, dans ces derniers temps, on nous a envoyé un jeune homme sur qui nous pouvons compter. La voilà libre. Je n'aurais pas souffert qu'elle continuât une telle vie, surtout depuis que je la savais soupçonnée. Elle lui a appris toutes nos passes, toutes nos cachettes, tous nos secrets, qu'elle tenait de son père, et, ajouta-t-il, elle n'aura plus de rendez-vous avec lui.

Je faillis étouffer mon vieux camarade.

— Vous n'êtes pas des nôtres, me dit-il. Vous ne demandez jamais à votre femme aucun de nos secrets. Dès à présent, elle est étrangère à tout ce qu'on pourra tenter dans le pays.

Ce fut Le Goff qui nous maria le mois suivant. Mme Nédelec servit de mère à Jeannette.

Je donnai ma démission de chirurgien de la marine, car je ne voulais pas que ma femme eût à craindre des désagréments à cause de son ancien état. Nous nous établimes ici. Vous savez ce qu'elle a été pour moi, pour vous, pour les malheureux.

Ma pauvre Jeannette ! ma pauvre bonne Jeannette !... Le père et les deux enfants pleuraient à chaudes larmes ; car c'étaient des âmes simples, des âmes primitives, qui avaient encore le don de pleurer.

La nuit était venue tout à fait, et le ciel était couvert de brillantes étoiles. On se mit à parler à voix basse des vertus de la morte : cœur vaillant, âme dévouée, esprit ferme qui s'était trouvé capable de supporter le bonheur après avoir enduré toutes les horreurs de la misère. Le père regardait le ciel, et, dans sa foi naïve et touchante, il se demandait laquelle de ces brillantes étoiles était la demeure de sa Jeannette. Il lui semblait qu'elle le regardait à travers l'espace, avec ses yeux si doux, et qu'elle envoyait sa bénédiction maternelle à ses deux enfants agenouillés.

## UNE SCÈNE MILITAIRE

On écrit de Chaumont, le 8 septembre, au *Figaro* :

Nous avons assisté hier à une émouvante cérémonie. Le duc d'Aniane a remis au général de division Jeanningros les insignes de grand-officier de la Légion-d'Honneur, dont il était dignitaire depuis le mois d'août dernier. A midi et demi, les 21<sup>e</sup> et 109<sup>e</sup> de ligne ont formé un immense carré, et le duc d'Aniane a prononcé l'allocution suivante :

« Soldats !

« Il y a quarante-deux ans, le caporal Jeanningros, portant comme vous le sac et le fusil, reçut sa première blessure. Il y a trente-quatre ans, je remettais au lieutenant Jeanningros, qu'on appelait le Bayard des zouaves, la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur. Aujourd'hui, je mets au général Jeanningros, six fois blessé sur les champs de bataille, la plaque de grand-officier de la Légion-d'Honneur. Jamais ces insignes n'auront brillé sur un cœur plus vaillant.

Puis, faisant face au général, le commandant en chef du 7<sup>e</sup> corps lui a donné l'accolade, pendant que les drapeaux des deux régiments s'inclinaient.